

François Milbert

---

### *Dostoïevski et le parricide*

---

**D**ostoïevski et le parricide... ce titre m'était apparu, il y a de ça quelques six mois, alors que je me trouvais sous l'emprise de Sergueï Pankesheff - « L'homme aux loups » - et l'association avec Dostoïevski s'était alors établie spontanément. Puis, la relecture de Totem et Tabou, le travail de fond sur des publications plus récentes, m'ont amené à bien d'autres élaborations, m'éloignant d'autant de l'intitulé initial.

Ce préambule m'est donc apparu nécessaire afin que vous ne soyez pas trop surpris du long développement que je vais maintenant consacrer au texte freudien, en commençant par m'interroger sur la légitimité même du psychanalyste à venir théoriser dans le champ du social... Le travail de l'analyste ne concerne-t-il pas, de fait, la demande particulière, au un-par-un, de chaque analysant ? Et pourtant, Freud, à partir de l'oeuvre inaugurale, centrale, de Totem et Tabou, ne se départira plus d'un intérêt constant pour l'analyse des liens entre l'individu et la collectivité. Ce texte, publié en 1912, précède, en effet, pour ne citer que les ouvrages essentiels : « Psychologie des foules et analyse du moi », « L'avenir d'une illusion », le « Malaise dans la civilisation » et enfin l'oeuvre ultime du « Moïse et la religion monothéiste ».

Or, ces années 1910-1912, années charnières où Freud va débiter cette réflexion, correspondent à des événements bien particuliers dans son existence. Si l'on retourne au contexte des premiers écrits sur l'hystérie, dans les années 1885-1895, la découverte intuitive de la sexualité infantile amène alors l'isolement de Freud. Personne, pas même Breuer, n'accepte de le suivre, et c'est dans la correspondance avec Fliess, mais surtout dans une phase de repli sur lui-même, d'auto-analyse, que celui-ci va découvrir la psy-

chanalyse. Comme l'indique Didier Anzieu, Freud bâtit une théorie de l'appareil psychique individuel parce qu'il est lui-même dans une situation de solitude, dans une position de repli singulier.

Vient alors le succès, les premiers disciples, la fondation de l'Association Psychanalytique de Vienne, puis de l'IPA ( l'Association Psychanalytique Internationale) et Freud est alors confronté à la vie collective, aux luttes de clans, à la compétition pour le pouvoir, aux dissensions inhérentes à la dimension du groupe. Et c'est bien au décours de la rupture avec Jung, le premier fils, le premier président de l'IPA, que Freud rédige Totem et Tabou, sorte de justificatif théorique et personnel à l'exclusion de Jung du mouvement psychanalytique.

Ce texte apparaît donc comme la transcription des expériences que Freud était en train de vivre, d'un moment où la question : « Qu'est-ce que le Père ? » venait le relancer tant dans sa vie personnelle avec les nombreux enfants qu'il a eus de Martha, dans sa pratique avec l'analyse du petit Hans, dans ses lectures avec les « Mémoires » du Président Schreber ou encore dans la crise institutionnelle au sein de l'IPA.

Freud, avec humour, assimilera rapidement la confrérie des premiers analystes à « sa horde primitive ». Il ne croyait pas si bien dire : la confrérie a notablement prospéré et le dépeçage du texte freudien n'en finit pas, ce travail de deuil cannibale auquel nous soumettons régulièrement Freud, notre analysant préféré... Je dirai même qu'une partie du festin, partie que l'on nous annonce comme considérable, est encore à venir, si l'on considère l'ouverture progressive du Fonds Sigmund Freud, à New York, comme n'en étant encore qu'à ses prémices !

Cette fascination pour le social ressort également dans la correspondance avec Ferenczi, ainsi qu'en témoignent ces extraits de lettres rédigées entre 1911 et 1913 : « j'écris en ce moment le Totem et Tabou avec l'impression que ce sera mon plus important, mon meilleur et peut-être mon dernier bon travail [...] je me suis fait, un instant, tout puissant par la pensée, tel le sauvage. C'est à cela qu'il faut travailler si l'on veut aboutir à quelque chose » et enfin : « je ne voulais avoir qu'une petite liaison et me voilà forcé à mon âge d'épouser une nouvelle femme ».

Freud, même informé de la critique des anthropologues contestant une utilisation partielle de ses sources, ne reniera jamais son texte. Totem et Tabou fut d'ailleurs le seul ouvrage de Freud

traduit en hébreu de son vivant, publié à Jérusalem, ce qui lui valut de multiples lettres d'insultes de la part de la communauté juive. L'importance de ce texte permet ainsi à Eugène Enriquez d'écrire dans son livre *De la horde à l'état* : « la compréhension des phénomènes tabous et totémiques constitue la voie royale pour l'exploration du lien social ».

Le caractère ouvert de cette conférence, ce soir, va maintenant m'amener à reprendre quelques définitions essentielles à la compréhension du texte freudien.

Le totémisme, encore observé chez certaines peuplades primitives d'Australie, est une pratique qui divise les tribus en clans, ayant chacun un totem : un animal le plus souvent, parfois une plante, voire une force naturelle : la pluie, l'eau.. Le totem est l'ancêtre du groupe et possède un caractère protecteur. Il se transmet héréditairement, le plus fréquemment en lignée maternelle. Il véhicule donc la loi de l'exogamie : les membres d'un seul et même totem ne doivent pas avoir de relations sexuelles, par conséquent ne peuvent pas se marier entre eux.

Il y a ainsi une interdiction, édictée par le corps social, prohibant non seulement l'inceste avec la mère et les soeurs, mais également l'union sexuelle avec n'importe quelle autre femme de son groupe, consanguine car descendant du même totem. La phobie de l'inceste se voit renforcée par la parenté totémique qui vient supplanter encore la parenté du sang. Freud, complétant les travaux d'anthropologues et de sociologues tel Durkheim, affirme le désir d'inceste comme présent dans toutes les sociétés. Lévi-Strauss dans *Les structures élémentaires de la parenté* ajoutera : « la prohibition de l'inceste constitue la ligne de passage entre nature et culture ».

Le tabou est un mot polynésien qui présente deux significations opposées :

celle de sacré et celle d'inquiétant, de dangereux, d'interdit. Le tabou a à voir avec la « terreur sacrée », il se manifeste par des interdictions et des restrictions.

Il s'agit donc d'une série de limitations auxquelles ces peuples primitifs se soumettent ; ils ignorent les raisons de telle ou telle interdiction et l'idée ne leur vient même pas de les rechercher ; ils s'y soumettent comme à des choses naturelles et sont convaincus qu'une violation appellerait sur eux automatiquement le châtement le plus rigoureux.

Pour Wundt (un travail de référence pour Freud) : « le tabou représente le code non écrit le plus ancien de l'humanité... il trouve son origine dans la crainte de l'action de forces démoniaques ». Il devient la contrainte imposée par la tradition et la coutume, puis par la loi : le système pénal de l'humanité, dans ses formes les plus primitives, se rattache au tabou.

Le tabou est donc un interdit très ancien, imposé du dehors, par une autorité, et dirigé contre les désirs les plus intenses de l'homme. Les prohibitions tabous les plus importantes constituent aussi les deux lois fondamentales du totémisme : on ne doit ni tuer, ni manger l'animal totem et on doit éviter les rapports sexuels avec les individus du sexe opposé appartenant au même totem. Ces lois interdisent en fait les tabous fondamentaux du parricide, du cannibalisme et de l'inceste.

Mais c'est le chapitre sur « le retour infantile du totémisme » qui va faire scandale. Il s'appuie sur la description, donnée par Robertson Smith, du repas totémique : celui-ci débute par le sacrifice, le meurtre de l'animal-totem. Les membres du clan sont vêtus de façon à ressembler au totem, dont ils imitent les sons et les mouvements. Ils savent qu'ils accomplissent une action qui est interdite à chacun individuellement, mais qui est justifiée dès l'instant où tous y prennent part, lorsque c'est la tribu qui assume la responsabilité. C'est l'aspect collectif qui décharge l'individu.

L'action accomplie, l'animal tué est pleuré et regretté. Ces plaintes permettent de soustraire le groupe à la responsabilité du meurtre accompli. Les membres du clan se sanctifient par l'absorption du totem et renforcent alors l'unité qui existe entre eux ainsi que leur identification avec le totem. Puis c'est la fête avec le déchaînement des instincts.

A partir du matériel clinique de l'analyse du petit Hans, dans sa compréhension de la phobie des animaux chez les enfants, Freud va alors introduire le père à la place de l'animal totémique.

Il va ensuite nous présenter une hypothèse qu'il qualifie lui-même de « fantaisiste » mais qu'il présente en ces termes : « A supposer même que (cette hypothèse) se révèle finalement comme invraisemblable, je n'en estime pas moins qu'elle aura contribué, dans une certaine mesure, à nous rapprocher d'une réalité disparue, et si difficile à reconstituer. »

Freud fait d'abord référence aux travaux de Darwin : des habitudes de vie des singes supérieurs, Darwin a conclu que l'homme, lui aussi, a vécu primitivement en petites hordes où un père

violent et jaloux gardait pour lui toutes les femelles et chassait les fils. Les jeunes mâles, ainsi éliminés, et errant d'endroits en endroits, lorsqu'ils auront enfin réussi à trouver une femme, se feront à leur tour un devoir d'empêcher les unions consanguines trop étroites entre membres d'une seule et même famille. Freud note : « cet état primitif de la société n'a jamais été observé », malgré cela, il va aller encore plus loin : « un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde primitive ».

« L'aïeul violent était certainement le modèle envié et redouté de chacun des membres de cette association fraternelle. Or, par l'acte de l'absorption, ils réalisent leur identification avec lui, s'appropriant chacun une partie de sa force. Le repas totémique ..., serait la reproduction..., de cet acte mémorable et criminel ».

Pour Enriquez, il s'agit de l'avènement d'une pensée radicalement pessimiste qui fait naître l'humanité d'un crime commis en commun. *Totem et tabou* ouvre la voie à la spéculation philosophique, à l'exploration de ce qui résiste dans l'analyse, de ce qui empêche radicalement le bonheur de l'humanité : la présence persistante du désir de meurtre, de Thanatos, anticipant donc sur l'hypothèse de la pulsion de mort.

Mais qu'advient-il de la horde après le meurtre du père ? Dans une note, Freud fait référence aux travaux d'Atkinson qui considère qu'une lutte fratricide entraîne la désagrégation de la horde, mais il ne reprend pas à son compte ce postulat. Il décrit, après le meurtre, une intense culpabilité, résultat de l'ambivalence éprouvée à l'égard du père, si bien que le mort devient plus puissant qu'il ne l'avait jamais été de son vivant. Cette culpabilisation a engendré les deux tabous fondamentaux du totémisme : l'interdiction de la mise à mort du totem, substitut paternel, et le renoncement aux rapports sexuels avec les femmes arrachées au père, ce qui permet aux frères de rester unis.

A la défense de tuer le totem, de nature religieuse, va s'ajouter l'interdiction du fratricide, de nature sociale, qui, plus tard, deviendra l'interdit « tu ne tueras point ». La horde paternelle a été remplacée par le clan fraternel, fondé sur les liens du sang. La société repose désormais sur une faute commune, sur un crime collectif ; la religion sur le sentiment de culpabilité et sur le repentir ; la morale sur les nécessités de cette société et sur le besoin d'expiation engendré par le sentiment de culpabilité.

Enriquez s'élève contre la façon dont Freud estompe la lutte fratricide pour le pouvoir : le meurtre du père institue la possibilité constante du meurtre. Les frères, comme le père, deviennent « ce qui est bon à tuer ». Le premier crime n'est que le prélude à la série ininterrompue de meurtres qui semble le corollaire normal de l'existence humaine en société. La civilisation non seulement commence avec le crime, mais ne se maintient que par lui.

*Totem et tabou* va également suggérer à Eugène Enriquez toute une réflexion sur le pouvoir : « Pour accepter le partage du pouvoir ou pour ressentir des préférences pour un fils, il est nécessaire que le père se perçoive en tant que père, ce qui présuppose que la civilisation est déjà née et que des rapports de parenté se sont établis et ont été reconnus. Or, le temps primordial ne connaît que des rapports de force... C'est en inventant le premier rapport de solidarité, en reconnaissant l'autre en tant qu'autre et en tant que semblable, que ces êtres peuvent vivre comme frères. C'est en préparant leur complot qu'ils se découvrent frères ». L'établissement d'un groupe résulte d'un projet commun, qui ne peut être qu'une conspiration contre un autre, effet de la haine partagée.

Il y aurait donc trois temps :

- le temps du complot, qui préside à la cohésion du groupe, à la naissance des frères.
- le temps du meurtre, moment fugitif, sans doute moins fondamental qu'il n'y paraît.
- le temps du festin, où en mangeant la même chair, les frères se reconnaissent à égalité, unis par un même sang.

Ce repas assure la prééminence définitive du père, son idéalisation permanente. La notion du père impliquant celle de fils, nous avons l'apparition de la notion de filiation. Ainsi, « si c'est la haine qui transforme des êtres soumis en frères, c'est son assassinat qui constitue le chef de la horde en père. Il n'y a donc de père, que si celui qui peut-être ainsi investi non seulement possède les femmes, mais encore et surtout, est l'objet d'un désir de mort. Le père n'existe qu'en tant qu'être mythique. Il n'y a jamais de père réel, le père est donc toujours un père mort. Sans la référence paternelle, aucune culture n'est concevable.

Il y a ainsi passage d'un monde de rapports de force à un monde de rapports d'alliance et de solidarité (même si ceux-ci restent fragiles), d'un état de nature à un état de droit, où la loi est incarnée par celui-là même qui représentait, vivant, l'arbitraire le plus total. L'importance, le carac-

tère fondateur du meurtre originel à l'aube de la culture, sont encore soulignés par le fait que certains auteurs, tel Pierre Kaufman, n'y rattachent rien moins que l'apparition du langage : « Le thème du meurtre du chef de la horde se trouve désormais, du fait de l'assimilation de la toute-puissance des pensées à l'investissement narcissique du langage naissant, promu lui-même au registre de la constitution du langage. Et l'hypothèse du meurtre originaire peut alors être formulée en ces termes : l'entrée de l'humanité dans le langage a pour contrepartie l'émergence d'une culpabilité collective et l'inscription de l'interdit. »

Cependant, Freud va s'interroger sur le « roc de l'événement » : le meurtre du père de la horde primitive s'est-il réellement déroulé ? Nous devons ainsi nous rappeler que dans la névrose, Freud a dû renoncer à sa théorie de la séduction, le sentiment de culpabilité existe, alors que la réalité matérielle n'est, le plus souvent, pas retrouvée, seule la réalité psychique est présente. De même, est-il nécessaire d'affirmer la réalité du déroulement de ce « crime horrible » « qui blesse nos sentiments » (pour reprendre les expressions freudiennes) ? Les simples pulsions hostiles, les désirs imaginaires de tuer et de dévorer le père ne suffiraient-ils pas ?

C'est dans ce sens que va aller la réflexion de Claude Lévi-Strauss :

« Comme tous les mythes, celui que Totem et Tabou présente avec une si grande force dramatique comporte deux interprétations. Le désir de la mère ou de la soeur, le meurtre du père et le repentir des fils, ne correspondent sans doute à aucun fait, ou ensemble de faits, occupant dans l'histoire une place donnée. Mais ils traduisent, peut-être sous une forme symbolique, un rêve à la fois durable et ancien. Et le prestige de ce rêve, son pouvoir de modeler, à leur insu, les pensées des hommes, proviennent précisément du fait que les actes qu'ils évoquent n'ont jamais été commis parce que la culture s'y est toujours et partout opposée. Les satisfactions symboliques dans lesquelles s'épanche, selon Freud, le regret de l'inceste, ne constituent donc pas la commémoration d'un événement. Elles sont autre chose et plus que cela : l'expression permanente d'un désir de désordre ou plutôt de contre-ordre. »

Eugène Enriquez répond à Lévi-Strauss : d'une part, il n'est pas de rêve qui ne se raccroche à un acte, d'autre part, si personne n'avait jamais tué le père, si personne n'avait cédé à la tentation, on ne pourrait comprendre pourquoi des lois et des règles aussi strictes auraient été

promulguées. En faisant du meurtre du chef un simple rêve, Lévi-Strauss gomme la lutte effective pour le pouvoir, le combat pour la prise de parole.

Freud conclut, quant à lui, en reprenant les vers du Faust de Goethe : « au commencement était l'action ».

Nous allons maintenant aborder cet article de Freud « Dostoïevski et le parricide » à l'origine de ma communication de ce soir. Il s'agit d'une brève publication de 1928, que vous pourrez trouver dans le tome II de « Résultats, Idées, Problèmes » et dont Vladimir Marinov propose la traduction plus exacte de « Dostoïevski et la mise à mort du père ». Ce texte a été élaboré, à contrecœur, par Freud, pour servir de préface au volume « Les sources des frères Karamazov » faisant partie d'une publication en allemand des Oeuvres Complètes de Dostoïevski.

Nous savons, par les recherches de Didier Anzieu, que vers 1902-1905, Freud avait déjà lu au moins deux des textes majeurs de Dostoïevski « Crime et Châtiment » et « Les frères Karamazov ». L'article de Freud est teinté d'une forte ambivalence à l'égard de Dostoïevski. Si d'une part Freud loue les talents de l'écrivain qu'il place « non loin derrière Shakespeare », il mène, d'autre part, une attaque en règle, virulente, à l'encontre de Dostoïevski le moraliste et le pêcheur, jusqu'au verdict affirmant que « l'avenir culturel de l'humanité lui devra peu de chose » !

Sur la fin, le texte de Freud va même jusqu'à dérapier, devenant une analyse serrée et enthousiaste d'une nouvelle de Stefan Zweig *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*. Cette attitude plutôt cavalière voire méprisante, dans un article censé être consacré à Dostoïevski, laisse entrevoir un certain malaise de Freud à l'égard du romancier russe. Pour V. Marinov, la connaissance freudienne des Karamazov n'a pas été sans influencer, d'une manière plus ou moins consciente, la construction de la « tragédie préhistorique » de Freud, l'attitude de celui-ci venant instaurer une sorte de dénégation vis à vis de cette filiation.

C'est dans la correspondance entre Freud et Stefan Zweig que l'on trouve la première trace des élaborations de la pensée freudienne concernant Dostoïevski, « ce russe embrouillé » comme il l'appelle alors. En effet, en réponse à l'envoi par Zweig de son livre « Trois Maîtres » sur Balzac, Dickens et Dostoïevski, Freud lui écrit le 19 octobre 1920 une lettre, dans laquelle il est question essentiellement du travail sur Dostoïevski. Ce courrier est fort intéressant et j'avais manqué

en citer un extrait en exergue de mon intervention sur l'Homme aux Loups.

Après avoir remis en cause la réalité organique de l'épilepsie de Dostoïevski, attribuée par Freud aux manifestations d'une hystérie, d'une hystéro-épilepsie, il déclare : « l'ambivalence des sentiments est aussi un héritage de la vie psychique des primitifs, mais bien mieux conservé et plus près de devenir conscient dans le peuple russe que partout ailleurs, ainsi que j'ai pu le montrer, il n'y a que peu d'années de cela, dans l'histoire détaillée de la maladie d'un patient qui était parfaitement russe... Même les Russes non névrotiques sont nettement ambivalents, tout comme les personnages de Dostoïevski dans presque tous ses romans »...

Un peu plus loin, Freud poursuit : « ... les Frères Karamazov traitent justement du problème le plus personnel de Dostoïevski, le meurtre du père, et prennent pour base le principe psychanalytique de l'équivalence de l'acte et de l'intention inconsciente ».

Dans l'article de 1928, Freud accrédite également « le bouleversant événement de sa dix-huitième année, l'assassinat de son père ». Or, deux événements de la vie de Dostoïevski sont particulièrement opaques et sujets à controverses pour ses biographes : le premier concerne le possible attentat sexuel commis par Dostoïevski sur une fillette et dont la confession de Stavroguine dans « Les possédés » serait la réminiscence et l'aveu ; l'autre événement porte sur les circonstances du décès du père de Dostoïevski. Pour Dominique Arban, le père de Dostoïevski, médecin à Moscou, serait retourné vivre à Darovoe, leur maison de campagne, après le décès de sa femme. Là, s'adonnant à l'alcool, délirant des nuits entières en discutant avec le fantôme de son épouse, il aurait abusé de plusieurs femmes de la domesticité, entraînant la vengeance de ses serfs. Lors d'une sortie en calèche, on aurait retrouvé son corps, le crâne fracassé, émasculé.

A l'inverse, Jacques Cateau, dans sa remarquable étude « La création littéraire chez Dostoïevski » privilégie la théorie d'une mort naturelle, survenue lors d'une attaque d'apoplexie, et qualifie de mythe la légende allègrement colportée sur le meurtre du père de Dostoïevski.

Nous sommes donc, là encore, confrontés à ce questionnement : le meurtre du père a-t-il été une réalité ou un fantasme ? Pour le formuler de façon plus théorique, ce meurtre concerne-t-il les catégories du Réel ou de l'Imaginaire ? La réponse serait que cette interrogation ne présente en fait aucune espèce d'importance et l'apport de

Lacan est ici essentiel lorsqu'il déclare qu' « il n'est de Phallus que du père mort depuis toujours ». Le meurtre du père, cette hypothèse « fantastique » vient donc préluder à la naissance du père symbolique, le Un « hors castration » générateur de l'universelle confrontation du masculin à cette castration et à la jouissance phallique. Je survolerai ici les mathèmes de la sexualité, introduits par Lacan, et dont la formulation mathématique se voulait asymptotique d'une vérité sur la différence des sexes, indicible par le langage.

Ainsi Freud situe un crime premier comme fondateur de la Loi. Cette pensée exclut la tenta-

Homme	Femme
$\exists x \overline{\Phi x}$	$\overline{\exists x \Phi x}$
$\forall x \Phi x$	$\overline{\forall x \Phi x}$

tion de céder à « l'idéologie de l'originel » car ce père mort n'est en rien imaginable.

Freud serait à concevoir comme un penseur du non-originaire de l'origine, cette destruction trouvant son achèvement dans le « Moïse » avec l'hypothèse suivant laquelle Moïse était un égyptien ! Ainsi la psychanalyse nous délie d'une pensée mythique concernant l'origine. A cette idée nous pouvons encore rattacher le déroulement même de la cure tendant à défaire, à travers le transfert, toutes les positions d'autorité successives jusqu'à celle de l'analyste lui-même.

Quelle serait l'actualité de Totem et Tabou, de la poursuite de cette rencontre, à laquelle Freud nous invite, avec les ethnologues, anthropologues, sociologues, linguistes... Le récent ouvrage collectif dirigé par Jacques Hassoun et Maurice Godelier « Meurtre du père. Sacrifice de la sexualité » constitue, à ce titre, une continuation exemplaire. La bipolarité même de l'intitulé est d'ailleurs représentative d'emblée de la difficulté des auteurs à parvenir à un véritable consensus.

L'interrogation de Godelier est la suivante : qu'est-ce qui a bien pu se passer pour que l'être humain fasse le sacrifice de sa sexualité, pour qu'il intervienne consciemment sur son désir, ce désir naturel d'inceste, pour qu'il instaure cet interdit qui n'a alors plus cessé d'exister pour arriver jusqu'à nous en s'intégrant à l'essence même de l'homme ?

L'idée essentielle de Freud était que la société avait son origine dans une manière proprement humaine de gérer collectivement et individuellement la sexualité, afin d'exclure le recours à la force, à la violence dans l'obtention de la satisfaction du désir.

En effet, l'alternative à laquelle l'humain s'est retrouvé confronté a été la suivante : soit se marier à l'extérieur, soit être tué à l'extérieur ; l'exogamie était donc le seul moyen, par le biais des inter-mariages, d'empêcher la haine, les luttes destructrices entre les clans.

Cette pensée a été celle, également, de Lévi-Strauss affirmant qu'il persistait à croire que la prohibition de l'inceste s'expliquait entièrement par des causes sociologiques. Pour Godelier, c'est l'évolution d'une sexualité naturelle, restreinte à la reproduction, dans le passage vers une sexualité généralisée, polymorphe, cérébralisée, mue par un désir égoïste, une sexualité n'ayant aucun sens social en elle-même, qui a contraint l'homme au sacrifice, l'obligeant à devenir le co-auteur, avec la nature, de son propre destin. A partir de là, l'homme n'a plus seulement continué à vivre en société, il a commencé à produire de la société pour vivre.

D'un point de vue sociologique, la prohibition de l'inceste nécessite l'émergence de la notion de famille, des rapports de parenté. L'exogamie oblige l'individu, comme la société, à déterminer et à mémoriser ce qui est soi et identique à soi et ce qui ne l'est pas, garder en mémoire les hommes et les femmes dont chacun provient, constituant l'axe de la filiation et de la descendance, tout en identifiant les individus et les groupes avec lesquels on pourra et on devra désormais s'allier, constituant l'axe de l'alliance. Or, il ne peut y avoir de terminologie de parenté sans l'apparition du langage articulé, sans la possibilité d'une évolution suffisante du cerveau humain, pour que celui-ci puisse concevoir l'abstraction de concepts tels que ceux du père, ou de l'arrière grand-mère, concepts indispensables au repérage dans l'axe de la filiation. Il y a donc une nécessité co-extensive à l'apparition du langage et du social, comme Lacan l'a formulé : « c'est le discours qui fait lien social ». L'actualité de ce texte concerne aussi le questionnement sur un éventuel déclin de la fonction paternelle, ternie en vogue, en voie de médiatisation galopante, évoqué comme il l'a été à plusieurs reprises, lors de la toute dernière émission de Jean-Marie Cavada, « La marche du siècle » consacrée aux pouvoirs des « Psy ».

Or, cette interrogation, elle est présente aux origines mêmes de la psychanalyse, comme l'illustre ce débat à la Société Psychanalytique de Vienne, à partir des travaux de l'ethnologue Malinowski, rapportant l'existence de peuplades n'établissant aucun lien entre l'acte sexuel et la survenue d'un enfant, où un rôle masculin éducatif essentiel est conféré à un oncle maternel, cette situation remettant alors en cause rien moins que l'universalité du complexe d'Oedipe... Ernest Jones intervient alors « hé bien le père, c'est l'oncle », et là dessus Freud est catégorique : « non, le père c'est celui qui possède la mère » !

Récemment, j'ai eu à écouter un homme, effondré, désespéré devant l'imminence de son divorce. Il me posait cette question concernant ses deux garçons, qui ont 2 et 6 ans : « si elle se remarie, qui va être leur père ? » Que devient-elle cette fonction paternelle dans ces situations de séparation ?

De même, on pourrait s'inquiéter de la tendance actuelle au père - copain. En effet, pour qu'il y ait du « père », il faut que le fils puisse dire « je ne veux pas », s'opposer au désir de son géniteur, alors seulement, après que le fils ait pu dire non, le géniteur peut être appelé père.

L'inverse ayant tout autant d'importance, avec la nécessité de poser des interdits, la permissivité des pères n'instaurant plus de frustration suffisante, laissant les adolescents se confronter à leur narcissisme défaillant.

Je vais maintenant évoquer le cas d'un analysant de 30 ans, dont le père, peu après sa naissance, a disparu, abandonnant sa femme et ses quatre enfants. Mon patient, le dernier de la fratrie, n'a donc jamais connu son père, le rencontrant en une unique occasion, vers 25 ans, croisant, au fond d'un bar, l'épave d'un vieillard alcoolique.

Son enfance se déroule, confronté à cette omniprésence maternelle, l'amenant à se structurer sur un mode pervers, à travers le déni de la castration féminine, la femme ne pouvant qu'être pourvue d'un pénis, ce qui ressort dans les multiples avatars de sa quête sexuelle soit il occupe le plus souvent une position passive, aussi bien en s'adressant à des travestis auxquels il pratique des fellations, ou encore à des prostituées - maîtresses par lesquelles il se fera sodomiser. Pour lui, la jouissance féminine est non seulement dangereuse, mais elle permet à la femme, victorieuse, de lui subtiliser toute son énergie, phénomène qu'il inverse dans le fait d'être, lui, sodomisé, se remplissant alors de toute la force dont il suppose frustrée sa partenaire.

J'ajouterai que cette problématique perverse attrait très bien pu ne jamais l'amener à consulter, s'il ne s'y était rajouté toute une symptomatologie abandonnique d'allure mélancoliforme, plongeant cycliquement le patient dans une souffrance morale intense.

Ce travail analytique a également été rythmé par l'alternance des phases d'emploi, toujours précaires, et de chômage, traversées par le patient. Si la vérité subjective de l'analysant se trouve à l'entrecroisement du symptôme et de ce dont il a hérité en terme de structure de parenté, d'histoire, de culture, la confrontation actuelle du sujet désirant avec la réalité sociale (notamment les déchirures dans le monde du travail) devient une dimension incontournable du suivi de bon nombre de patients.

Pour conclure, je vais revenir sur le point faible de la démonstration freudienne qui n'est pas tant le moment du meurtre du père que le problème de ce qui se passe après le meurtre, lorsque les fils vont se retrouver livrés à eux-mêmes. Comme l'indique Daniel Koren : « le pacte n'est pas suffisant... il a des vertus pacifiantes, certes, mais un pacte ne fait pas, à lui tout seul, du lien social ».

Par quel moyen le pacte devient-il opérant ? Freud nous indique que les fils deviennent des « croyants » du père-totem, c'est l'identification à la figure du père qui va les unir, c'est le processus d'idéalisation qui va permettre le passage essentiel de la horde à la foule. Dans la « Psychologie des masses » Freud précise encore combien « les individus composant une foule ont besoin de savoir que le chef les aime d'un amour juste et égal »... Il s'agirait là de la condition inconsciente indispensable à la pratique sociale : pour faire lien, il faut faire en sorte de transformer la certitude paranoïaque d'être les uns et les autres des fils persécutés par le père en l'illusion qu'il doit bien y en avoir au moins Un qui nous aime tous de la même manière et du même amour...

Ce processus d'idéalisation peut-il nous assurer, d'une façon définitive, de la cohésion du groupe social ? La réponse de Freud, là dessus, est sans ambiguïté : tout ceci ne préserve en rien la consistance du lien social, car une menace fondamentale reste latente : cette menace, c'est la paranoïa elle-même, vestige du meurtre du père...

Ce phénomène explique combien la cohérence du groupe est dans un rapport direct avec la haine portée sur l'autre, projetée sur l'autre, le différent, l'étranger.

C'est ce message pessimiste qui traverse tout l'ouvrage du « Malaise dans la civilisation ». La pulsion de mort, cette rage meurtrière n'est elle pas constamment à l'oeuvre, observable dans cette répétition, cette destruction permanente du lien social. C'est pourquoi les forces de vie ne l'emporteront jamais complètement... Elles doivent toujours combattre, d'une façon indéfinie, une lutte continue par l'intelligence, le raisonnement, l'union pulsionnelle, le dépassement de l'archaïque...